



**La conception de la mort chez Jean-Jacques Rousseau
(Les Confessions, les Dialogues et les Rêveries du
promeneur solitaire).**

**Jean-Jacques Rousseau's conception of death
(Confessions, Dialogues and Reveries of the Solitary)**

Abdou Ndiaye

Lettres Modernes, Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal) blazndiaye@yahoo.fr

Date de réception : 23/07/2023

Date d'acceptation: 24/03/2024

Date de publication : 01/05/2024

Résumé:

Au crépuscule de sa vie, Rousseau, comme beaucoup d'auteurs, réfléchit constamment sur la mort. Cela se voit dans beaucoup de ses œuvres comme les Confessions, les Dialogues, les Rêveries du promeneur solitaire. Seulement, le traitement qu'il donne à cette mort est assez original car celle-ci sera dépossédée de son côté terrifiant pour ne conserver que celui bienfaisant nous rappelant un certain Baudelaire dans son poème « le mort joyeux ». Cet article est une lecture critique des stratégies du discours et de l'argumentation de ses œuvres autobiographiques et a pour objectif de montrer comment Rousseau fait preuve d'une lucidité certaine devant sa future fin et comment arrive-t-il à nous proposer un art de bien mourir .

Mots-clés: Art de mourir, délivrance, hantise de la mort, immortalité, autobiographie moderne .

Abstract :

At the twilight of his life, Rousseau, like many authors, constantly reflected on death. This can be seen in many of his works such as the Confessions, the Dialogues, the Rêveries du promeneur solitaire. Only, the treatment he gives to this death is quite original because it will be dispossessed of its terrifying side to keep only the beneficent one reminding us of a certain Baudelaire in his poem "the joyful dead". This article is a critical reading of the strategies of discourse and argumentation of his autobiographical works and aims to show how Rousseau demonstrates a certain lucidity in the face of his future end and how he manages to offer us an art of dying well .

Key-words: Art of dying, deliverance, haunting of death, immortality, modern autobiography

Auteur correspondant(e): Abdou Ndiaye , **E-mail:** blazndiaye@yahoo.fr

Introduction

En se proposant d'écrire ses *Confessions*, Saint Augustin s'était proposé d'entrer en contact avec Dieu, pour l'exalter, pour se confesser, pour effacer ses péchés et pour rester en vie par-delà la tombe, même s'il ne le déclare pas. Il y raconte également sa vie de jeunesse pleine de débauches et qui va être couronnée, heureusement, par sa conversion au catholicisme. Le thème principal de méditation est sans doute la réflexion sur le temps mais aussi sur la puissance de la mémoire. C'est donc la naissance de l'autobiographie empreinte de religiosité. Avec Jean-Jacques Rousseau, on assiste à la naissance de l'autobiographie moderne comme Maria Susana Séguin(2012) le soutient « Les mots par lesquels Jean-Jacques Rousseau ouvre le premier livre de ses *Confessions* ont une valeur doublement performative : ils signent le point de départ de l'œuvre proprement dite, en tant qu'« entreprise » littéraire, et ils donnent en même temps naissance, de manière solennelle, à l'autobiographie moderne ». Ce genre devra alors lui permettre de se livrer à une enquête anthropologique. En réalité, il s'agit d'aller à la quête de son identité ternie par ses détracteurs et qu'il veut restaurer à travers *Les Confessions, Les Dialogues et les Rêveries du promeneur solitaire* qui constituent justement son œuvre autobiographique. Dans cette quête de l'homme qu'il était avant d'accéder à la célébrité, le thème de la mort occupe une place de choix. L'auteur déclare déjà en 1761 dans la *Nouvelle Héloïse* « Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi ment. Tout homme craint de mourir, c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite. » (Rousseau, 1997 : 153) Il donne à cette mort une dimension horrible. Seulement, notre auteur va évoluer dans sa pensée et donnera à cette mort un autre visage : « O mort! Viens quand tu voudras, je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue; je n'ai plus de nouveaux sentiments à connaître, tu n'as plus rien à me dérober. » Qu'est-ce qui a changé ? En tout cas, il y a une évolution de la pensée. Cela va être beaucoup plus développé dans *les Confessions, les Dialogues et les Rêveries du promeneur solitaire*, œuvre écrite au crépuscule de sa vie.

Le présent article est une étude critique des stratégies du discours et de l'argumentation dans ces œuvres. Il a pour rôle de montrer comment Rousseau conçoit la mort tout au long de sa vie. L'hypothèse est de montrer que Rousseau ne craindrait pas la mort; au contraire, il souhaiterait sa venue. Loin de soutenir une certaine opinion selon laquelle Rousseau se serait suicidé « Le débat sur la pensée de Rousseau au sujet de la mort volontaire demeure pourtant ouvert » (Anonyme, 2012), on veut démontrer qu'il serait capable de le faire. Pour cela on montrera d'abord que l'auteur est d'abord obsédé par la hantise de la mort. On démontrera ensuite qu'il dompte cette dernière et nous propose un art de bien mourir et que finalement la mort sera conçue comme un événement de délivrance des douleurs de la vie d'ici-bas. Nous soulignons que produites depuis le XVIII^e siècle et surtout par un auteur phare qu'est Rousseau, ces œuvres ont certainement fait l'objet de beaucoup d'études des auteurs. Il sera très difficile alors de dire quelque chose de plus ou d'original et d'inédit. Nous signalons que certainement nous poserons et formulerons des problématiques et hypothèses déjà soulevées. Seulement nous voulons apporter notre touche personnelle en tant que jeune chercheur et surtout situé dans une ère géographique et une sphère culturelle différentes de celles de l'auteur et de la plupart de ses exégètes.

I- L'obsession de la mort

L'autobiographie de Rousseau est fortement empreinte de religiosité grâce à la forte présence de termes renvoyant à Dieu, au ciel et à la mort, que cette mort soit morale ou physique. Il semble, en effet que devant les difficultés rencontrées, Rousseau se tourne vers le côté métaphysique et surtout vers la mort qui joue alors un rôle non négligeable dans sa quête anthropologique. Par rapport au traitement de ce thème chez les écrivains, Sarah Haidar, dans son article intitulé « La mort dans la littérature : Une obsession indispensable », remarque : « Tyrannique et sublime, elle nourrit l'écrivain et lui octroie le droit à la connaissance. La mort adore les artistes; elle s'ouvre à eux comme à un confident et leur offre quelques fragments de ses secrets, quelques murmures de son silence, quelques miettes de son trésor. (Haidar, 2009). Quand on lit les trois œuvres, on se rend compte de deux types de morts qui, bien que différents, jouent le même rôle qui est de le préparer à la prochaine et fatale vie après la mort. Cette hantise de la mort est prévisible d'après lui car lit-on dans le livre des *Confessions* « On dirait que la Providence, qui m'appelait à ces grandes épreuves, écartait de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver » (Rousseau, 2012 :192). Pour lui, c'est un élément cosmique qui fait partie de la ligue mondiale dont il parle, ourdie par ses détracteurs pour l'exclure de cette vie.

Tout le long de ses livres, notre auteur est hanté par une première forme de mort, celle morale qui découle dans un premier temps de l'acharnement du destin. C'est avec le cœur meurtri qu'il évoque les conséquences de sa naissance : « Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs. » (Rousseau, 2012 :16) Et un peu plus loin, il ajoute : « Mort de son père, « il est mort dans les bras d'une seconde femme » (Rousseau, 2012 :16). Il s'agit de la mort de sa mère et de celle de son père qui signifient pour lui la première forme de mort.

À cet acharnement du destin qui « l'enterre » s'ajoute les agissements des autres qui s'attaquent à sa personne et à ses œuvres : c'est une mort symbolique provoquée par son rejet de la foule. On peut s'en apercevoir dans le livre des *Dialogues* par les propos du personnage de Rousseau qui parle au Français : « Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est effet coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différents, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le temps où il a publié des livres marque la mort de l'un et la naissance de l'autre » (Rousseau, 1999 :54). C'est la même remarque au début du livre des promenades « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société, que moi-même. » (Rousseau, 2011 :16) et un peu plus loin

Depuis quinze ans et plus que je suis dans cette étrange position, elle me paraît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion metourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, et que je vais me réveiller, bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aie fait sans que je m'en aperçusse un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré, je ne sais comment, de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un chaos incompréhensible, où je n'aperçois rien du tout ; et plus je pense à ma situation présente, et moins je puis comprendre où je suis (Rousseau, 2011 :17).

À l'encontre de ses ennemis, il dit dans ce même livre des promenades « je dois être sûr qu'ils ne laisseront pas plus de paix à ma mémoire, après ma mort » (Rousseau, 2011 :23). Après son accident avec le chien danois, Rousseau sort se promener aux Tuileries quand les gens le voient ils le croyaient mort de sa chute : « Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages et d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort, en forme d'oraison funèbre » (Rousseau, 2011 :41). Dans *les Confessions*, il s'agit d'une mort qui découle de l'attaque et de la mésinterprétation de ses œuvres : « et peut-être de s'emparer de mon manuscrit , pour y travailler à leur aise , jusqu'à ce que ma mort les laissât libres de le publier travesti à leur mode » (Rousseau, 2012 :536), et un peu loin, il lance à ses ennemis : « La seule chose qui m'affligeait désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, était de n'avoir aucun homme lettré de confiance , entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers , pour en faire après moi le triage. » (Rousseau, 2012 :538). Il y a ici manifestement rupture avec les intellectuels de son époque. Rousseau ne cessera pas d'être philosophe des Lumières mais il va désormais vivre seul pour jeter les bases d'un nouveau courant connu en France sous le nom de préromantisme. C'est une mort aux conséquences terribles puisqu'à partir de là, notre auteur va vivre reclus.

Mais à côté de cette forme de mort, il y a la mort physique qui est fortement représentée dans les trois livres. Rousseau est d'abord peiné par la mort de ses amis comme c'est le cas de de l'abandon de M. Le Maître mourant : « C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le Maître commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui était arrivé. » (Rousseau, 2012 : 177). Ensuite c'est le cas de M. Grossi, un ami : « Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie ; homme estimable et rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes... » (Rousseau, 2012 : 205). Un peu plus loin, il ajoute : « il mourut le cinquième jour entre nos mains. Après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes ; et je les lui prodiguai avec des élans de douleur et de zèle qui, s'il était en état de m'entendre, devaient être de quelque consolation pour lui. » (Rousseau, 2012 : 192). Il en va de même d'un autre ami M. Simon « quelques années après il eut je ne sais quelle mauvaise affaire qui le chagrina, et il en mourut. » (Rousseau, 2012 : 132). Toutes ces morts lui pèsent lourd puisqu'il se les remémore. Il en parlera tout le long de ses *Confessions* comme s'il voulait se transformer en victime.

À côté de ces morts, il semble que Rousseau est aussi préoccupé par sa future mort comme on peut le constater dans le livre 2 des *Confessions* où il parle de sa pension viagère et conclut en ces termes : « Joignant donc mon traité avec du Pêyou, la pension de milord maréchal, dont les deux tiers étaient réversibles à Thérèse après ma mort, » (Rousseau, 2012 : 605). Dans les *Rêveries*, il prend conscience de la difficulté de cette vie et pense à l'après mort « c'est là qu'il serait temps d'enrichir et d'orner mon âme d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle ; lorsque, délivrée de ce corps qui l'offusque et l'aveugle, et voyant la vérité sans voile, elle apercevra la misère de toutes ces connaissances dont nos faux savants sont si vains, elle gémera des moments perdus en cette vie à les vouloir acquérir. » (Rousseau, 2011 :52) ; d'ailleurs le mot « mort » apparaît 134 fois dans *les confessions*, 34 fois dans le livre des *Rêveries* et 30 fois dans *les Dialogues* À cela s'ajoutent les autres occurrences à la mort comme « perdu », « perte »,

« mourir », « mourut ». Analysant ce thème dans le livre des *Rêveries*, Amélie Desruisseaux-Talbot soutient que : « Le portrait que Rousseau trace de lui-même dans son ouvrage ultime est, nous l'avons vu, celui d'un vieil homme qui sent l'heure du trépas approcher » (2020).

Mais Rousseau a beau penser à la mort, cela ne l'empêche pas de continuer à vivre comme il le voulait. Sans doute s'est-il résigné, ayant compris qu'il ne peut lui échapper. Sur ce point, l'auteur est un sage ; il est très proche des stoïciens qu'il a lus. En effet, Charles de Saint-Évremond pense qu'une telle vie est dangereuse car elle nous prive de toutes les belles choses que la vie nous offre. Pour cet auteur, l'homme doit chercher ce qui lui manque, non en lui-même, mais en dehors de lui, et qu'il faut jouir l'instant. Il écrit : « *Je connois des gens qui troublent la joie de leurs plus beaux jours, par la méditation d'une mort concertée ; et, comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au monde, ils ne songent qu'à la manière d'en sortir* » (1656). Au contraire, Rousseau peut même sentir une joie à l'approche de son heure. Au livre VI des *Confessions* il confie, après avoir parlé de M. de Gonzié dont le commerce lui plaisait fort : « Enfin, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, semblait l'animer, et je me pressais d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avais cru n'y avoir que celui que j'aurais emporté » (Rousseau, 2012 :279). C'est donc la hantise de la mort qui peut expliquer la dilution du moi dans l'écriture. Dans le livre des promenades, il explique qu'il a hâte d'immortaliser ses moments avant que la mort ne l'emporte. Ce qui veut dire que Rousseau prépare la survie de son nom après la mort de l'homme. Dans le récit de Michel Rostain, la cérémonie d'enterrement donne lieu à une mise en abîme de la signification de ce qu'on est en train de lire :

Il s'arrête. Rien à dire. Que des larmes. À l'instant même surgit pourtant l'évidence : il faut raconter. Pas le vide, mais le plein. Ils vont tout dire, les derniers jours de ma vie, de quoi je suis mort, comment j'ai été mort, chacun veut savoir, c'est cela qu'il faut dire. En même temps évidence, sans qu'ils se concertent. [...] Ils ont comme l'illusion que s'ils racontent, la mort ne gagnera pas tout (Rostain, 2011 :95).

Au contraire, chez Rousseau, il faut raconter pour lutter contre la mort. Il ne faut pas oublier que la société a terni son aura il lui faut laver cet affront par tous les moyens. Ainsi, d'après le traitement qu'il réserve à la mort, il apparaît qu'il y a un art de mourir chez cet auteur.

II- L'art de « mourir »

Comme Rousseau sent sa mort très proche, il lui faut adopter une autre méthode que celle de ses premières époques. En effet, nul ne peut attendre passivement la « faucheuse », pour reprendre Victor Hugo, il faut préparer son arrivée. À partir de cette certitude, s'est développée, de la fin du XVe siècle au XIXe siècle, toute une littérature, appelée *ars moriendi*, ou « art du bien mourir ». Ce sont des livres dont le but est d'apprendre à dompter la mort, de l'appivoiser pour lui enlever son caractère négatif. Au XIXe siècle, la relation que Charles Baudelaire entretiendra avec la mort nous inquiète. Non pas que cette mort ne soit pas terrifiante, au contraire, mais il faut l'accepter et transformer son côté terrifiant en jouissance. Relisons cet extrait du « mort joyeux »

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,

Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde,

Ce qui est important ici, c'est l'aspect mélioratif de la mort d'après le poète. Pour Baudelaire, la mort nous délivre. Ainsi, le groupe nominal « une terre grasse » suppose-t-il que le mort est mis sous une terre fertile. Nous pouvons affirmer l'expression « dormir dans l'oubli », suggère que la mort est considérée comme un sommeil. Ce sommeil n'est alors rien d'autre que l'oubli des problèmes de la vie. La mort est donc finalement comme un soulagement. De même, mais de façon différente, Rousseau va tenter de trouver des remèdes face à ce monde devenu violent et hostile à son égard. Dans le livre des *Rêveries*, l'auteur se prépare un *art de vivre* grâce à un autre *art de bien mourir* : « Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élancerait fréquemment au - dessus de cette atmosphère, et commercerait d'avance avec les intelligences célestes, dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de temps » (Rousseau, 2011 :96). L'expérience de la vie a permis à Rousseau de faire un certain nombre de remarques concernant la manière de bien mener sa vie. On peut lire dans le livre des *Dialogues* :

Il y a une sensibilité physique et organique, qui, purement passive, paraît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps et celle de notre espèce par les directions du plaisir et de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active et morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous font étrangers (Rousseau, 1999 :303-304).

Il faut donc organiser sa vie. C'est pourquoi pour le premier cas, la réponse est de se livrer à des promenades pour libérer le corps et l'esprit. C'est ce à quoi il se livre à l'île de saint Pierre par les promenades et la conception d'herbiers. Pour le deuxième cas de la sensibilité, il faut restreindre son « cercle d'expansion » pour ne conserver que des êtres d'élites et pourquoi pas Dieu lui-même puisqu'il est l'être en qui il place son espoir. Il faut donc des stratégies comme le soutient Bertrand Duhaime : « Alors, de toute évidence, au sein des structures humaines qui existent encore au sein de la densité, où tout est fondé sur le pouvoir, il appartient à chacun de redéfinir prestement les stratégies et les comportements qui lui permettront de passer au mieux à travers la présente période d'affaiblissement des liens » (Duhaime, 2014). Cela devrait être la démarche de toute personne sensée, surtout qui se soucie de sa vie après la mort comme c'est le cas de Rousseau. Dans le livre 2 des *Dialogues*, on note : « Tout a concouru dès les premières années à détacher son âme des lieux qu'habitait son corps pour l'élever et la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlais ci - devant. », (Rousseau, 1999 :333-334). Chez Rousseau, il lui faut d'abord mourir du corps pour vivre de l'esprit. C'est déjà la conception platonicienne de l'âme qui veut atteindre l'idéal. Pour le philosophe, notre corps est notre tombeau et pour atteindre l'ascèse, il faut se débarrasser de ce poids mort qu'est le corps. Dans la troisième promenade, le rêveur solitaire après avoir constaté sa décrépitude, déclare : « L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, et c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge, on y pense à tout hormis cela »

(Rousseau, 2011:51). C'est d'ailleurs ce qui explique son endurance face aux attaques de ses adversaires comme il le raconte dans les promenades « Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y saurait plus rien ajouter. La douleur physique elle-même, au lieu d'augmenter mes peines, y ferait diversion. » (Rousseau, 2011 :4).

Cette réflexion d'un solitaire sur la mort, l'auteur l'a déjà faite avec une si grande originalité en 1762 dans le merveilleux roman qu'est *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Dans cette fiction, l'auteur fait mourir l'héroïne principale « ... en qui nous aurions placé beaucoup de notre imagination ou de nos rêves (...) [et] nous serions amenés à mettre en relief l'aspect de la mort qui nous frappe ou celui que nous rêverions d'incarner nous-mêmes » (Brunel, 1967 :69). Rousseau a, en effet, choisi de mettre son personnage en agonie, un moment de durs combats spirituels. La dégénérescence de son corps n'empêche pas Julie de penser à la beauté de l'amour dans la vertu. L'art de mourir est similaire à l'art de vivre chez Rousseau, c'est pourquoi après s'être débarrassé symboliquement de son corps par les paroles, il explique comment y parvenir.

Par ailleurs, nous remarquons chez l'auteur plusieurs façons de se débarrasser de son corps. Cela peut se réaliser à travers l'acte d'écrire. Il s'agit de s'anéantir pour laisser la place à l'écriture. Mais, contrairement à Rousseau, Régis Jauffret exprime cette vanité de son récit, même s'il s'est imposé à lui. Il s'agissait de ressusciter Charlotte un personnage clé, de la faire revivre. Elle l'invective de cette façon : « Tu pensais sans doute que j'allais ressusciter après un rude hiver d'écriture, et qu'à force de palabres la mort accepterait de me libérer comme une taularde en fin de peine ? » (Jauffret, 2008 :168). Le narrateur admet cependant son échec, par sa propre voix : « J'ai essayé en vous écrivant une histoire de dompter la mort. Vous savez bien que je n'y suis pas parvenu » (Jauffret, 2008 :215).

L'autre forme est la pratique des méditations. En fait, si les méditations constituent une élévation de l'esprit de l'auteur, c'est parce qu'elles le rapprochent de l'être suprême. Sans doute, cela justifie les bonnes actions qu'il a entreprises tout au long de ce qui lui reste à vivre. Dans le livre des *Confessions*, il dit : « L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'âme et de la disposer à en faire de meilleures » (Rousseau, 2012 : 244). Rousseau parviendra aussi à tuer le corps, hanté par la mort prochaine par l'adoption d'une nouvelle religion. C'est peut-être là qu'il va désormais subir une élévation continue de son âme. La solution proposée par Montaigne était de banaliser la mort, de la dompter et de la rendre familière pour lui enlever son caractère surprenant et effrayant. Bref, il s'agissait de la domestiquer :

Si [la mort] estoit ennemy qui se peust eviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la couïardise : mais puis qu'il ne se peut ; puisqu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honeste homme, [...] et que nulle trampe de cuirasse vous couvre, [...] aprenons à lesoustenir de pied ferme, et à le combattre : Et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous

instans representons la à nostre imagination et en tous visages.(Montaigne, 2020).

Rousseau rejoint la thèse classique (venue de Platon) selon laquelle philosopher c'est apprendre à mourir. C'est une belle leçon de stoïcisme. Pour Rousseau, tout comme pour Montaigne, le sage doit maîtriser ses passions, donc sa peur de la mort ; puisque celle-ci est inévitable, il faut l'appivoiser», s'y habituer, y penser toujours, afin de dominer l'effroi qu'inspire cet adversaire implacable. Voilà ce que propose l'auteur des *Essais* : « Mais en les manipulant et les ressasant [les idées sur la mort], à la longue, on finit sans doute par les apprivoiser » (Montaigne, 2020). À la fin des *Essais*, cependant, Montaigne semble avoir compris, en observant la résignation des paysans face à la peste et à la guerre, qu'on ne se prépare pas à la mort par un exercice de la volonté, et que finalement l'incuriosité des gens constitue la vraie sagesse.. Il se départira donc de cette attitude qui peut amener à faire de la vie l'antichambre de la mort. Il aura une belle formule : « *la mort est le bout, non le but de la vie* »(2020). Quant à Rousseau, il va désormais mener une vie d'ermite. C'est ainsi qu'influencé par Mme de Warens, l'auteur déclare, après sa prise de décision, «... je me fis catholique, mais je demeurais toujours chrétien, et bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attache sincèrement à ma nouvelle religion » (Rousseau, 2011 :34). C'est cette mort symbolique et cette renaissance de l'esprit – c'est-à-dire la vie religieuse qu'il va désormais mener – qui lui permettent de distinguer catholique de chrétien. Dans ses lettres écrites de la montagne, le voilà qui s'explique :

Je distingue dans la religion deux parties, outre la forme du culte, qui n'est qu'un cérémonial. Ces deux parties sont le dogme et la morale. Je divise les dogmes encore en deux parties : savoir, celle qui, posant les principes de nos devoirs, sert de base à la morale ; et celle qui, purement de foi, ne contient que des dogmes spéculatifs (Rousseau, 1968 : 95).

Nous savons que l'auteur des *Confessions* ne peut admettre cette « comédie humaine » que sont les relations entre les hommes. « Le dimanche, tous les chrétiens se retrouvent devant le prêtre ils entendent les bonnes paroles de charité, de pitié, d'aumône, de respect et d'assistance à autrui ; ils maîtrisent même tout le texte. À la sortie de l'église, les voilà qui sont en train de se donner la main en se saluant. Et, pourtant, une fois chez eux, ils ne sont religieux que de nom. » (C'est moi qui souligne). Lui, Rousseau, dit-il, a été toujours sincère avec tout le monde et c'est le même visage qu'il a toujours montré aux hommes.

Nous distinguons cependant une autre attitude de l'auteur des promenades sentant sa mort prochaine. Elle consiste à mieux se profiter des délices qu'offre la vie comme si l'autre monde sera pire que le présent. Au terme de sa vie, il déclare dans *les Confessions* « ... je me pressais d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avais cru n'y avoir que celui que j'aurais emportés » (Rousseau, 2012 :218). Il faut comprendre que, chez Rousseau, toute rétribution doit être méritée contrairement aux pratiques de la ville. C'est pourquoi il a conscience qu'il ne trouvera dans l'autre monde que ce qu'il a mérité. De toute façon, le livre des promenades consacre la célébration des jouissances du vieux Rousseau qui n'a plus qu'un souci dans cette vie que de se préparer avant de trépasser. Il ajoute dans *les Rêveries* « En me

délivrant de tous ces leurre, de toutes ces vaines espérances, je me livraï pleinement à l'incurie et au repos d'esprit qui fut toujours mon goût le plus dominant et mon penchant le plus durable. » (Rousseau, 2011 :36). Comme l'auteur a finalement enlevé à la mort son aspect négatif et terrifiant, il apparaît très clair qu'elle est maintenant perçue comme une délivrance.

III- La mort comme délivrance

Si, tout au long de son récit, Rousseau est obsédé par l'idée de mort c'est parce que qu'il ne craint pas celle-ci, il souhaite même sa venue d'autant plus que consolatrice qu'elle est, elle constitue une étape importante pour entrer dans la sphère de l'immortalité. En effet

... il semble que pour véritablement comprendre en quoi l'approche de la mort influence son désir (celui de Rousseau) autobiographique il faille aller scruter la manière dont il aborde le thème de mort au fil de son récit. En écrivant les moments de son passé où la mort s'est immiscée dans sa vie et en accordant à celle-ci une place aussi considérable dans son récit (il) laisse entrevoir une certaine conception de la mort. (Desruisseaux-Talbot ; 2020).

Cette conception est simple : la mort n'est pas l'arrêt définitif et total du fonctionnement des organes vitaux. Au contraire, elle est un défi au temps et à la mort elle-même. Dans l'écoulement ininterrompu du temps, dans la succession des générations et des civilisations, la beauté artistique reste un point fixe. Le seul vrai salut est en elle. Cette idée, l'immortalité de l'artiste, fait toujours partie de notre capacité à porter un jugement intellectuel. Tout artiste a peur de mourir oublié. Au XVI^{ème}, deux artistes se sont distingués pour la survie de leur nom, il s'agit de Du Bellay et de Ronsard. Dans « *l'immortalité des poètes* », le premier écrit : « Mon nom du vil peuple inconnu / N'ira sous terre inhonoré, / Les Sœurs du mont deux fois cornu / M'ont de sépulcre décoré, / Qui ne craint point les Aquilons puissants, / N'ont long cours des siècles renaissants »¹. Il en va de même pour Pierre de Ronsard qui déclare à sa Muse : « Quand ce viendra que mon dernier trépas / M'assoupira d'un somme dur, à l'heure / Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas, / Restant de lui la part qui est meilleure. / Toujours, toujours, sans que jamais je meure, » (Ronsard, 2020).² Puisque c'est leur travail et leur art qui sont récompensés par le jugement de la postérité, il est donc nécessaire que ces deux poètes se montrent parfaits dans leur pratique poétique. Plus tard, cette conception et ce pouvoir d'immortalité que Rousseau attribue à la mort trouveront un théoricien en la personne de François René de Chateaubriand, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*. Il écrit, à ce propos :

¹ http://michel.balmont.free.fr/pedago/fonction_poesie/immortalite.html

Consulté le 21 mars 2020

² RONSARD, P., Ronsard, Quatre livres des Odes, «A sa Muse», 1550, Université de tours, http://xtf.bvh.univ-tours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011_YE4769/B751131011_YE4769_tei.xml&chunk.id=B751131011_YE4769_n1&toc.id=&brand=default

Consulté le 21 mars 2020

Notre espèce se divise en deux parts inégales : les hommes de la mort et aimés d'elle, troupeau choisi qui renait; les hommes de la vie et oubliés d'elle, multitude de néant qui ne renait plus. L'existence temporaire de ces derniers consiste dans le nom, le crédit, la place, la fortune; leur bruit, leur autorité, leur puissance s'évanouissent avec leur personne: clos leur salon et leur cercueil, close est leur destinée (Chateaubriand, 1951 : 902).

Chateaubriand, tout comme Jean-Jacques Rousseau, veut que la postérité se souvienne de lui, la gloire au-delà du tombeau les fascine : c'est la récompense, d'une certaine manière, de son existence malheureuse. Le malheur et les souffrances de ce monde semblent être indispensables à une seconde existence de l'homme créateur et détenteur du laurier de l'immortalité, pour paraphraser José Maria de Heredia rendant un hommage à Pierre de Ronsard dans le poème « jadis plus d'un amant ». Les créateurs de choses immortelles ne meurent pas complètement aux yeux de la postérité, alors que les « hommes de la vie » ne peuvent pas échapper au néant qui les attend. Heredia, dans « Livre des Amours de Pierre de Ronsard », remarque : « Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre, / Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre/- Les roses et les lys n'ont pas de lendemain -/ Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire, / N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main, / Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire. » (Heredia, 1893). Donc Rousseau lutte contre le néant qui l'attend et qui l'engloutit, mais auquel il survivra grâce à son œuvre, destinée à la postérité. La mort perd ainsi son caractère essentiellement négatif car, au lieu d'une destruction, elle promet une seconde existence pour l'homme de génie. Jean-Jacques Rousseau en tant qu'être humain disparaît, mais ses œuvres subsistent. Le caractère essentiellement sombre de la vie de l'homme écrivain prépare sa gloire au-delà du tombeau. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand compare l'homme de génie qu'il est, parce qu'il se consacre à l'écriture, à la figure biblique du Christ. Il note : « Le génie est un Christ ; méconnu persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes, il meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré » (Chateaubriand, 1951 : 811).

En plus d'être un moyen de rester éternel, la mort est perçue comme quelque chose qui délivre des problèmes de la vie d'ici-bas. Dans *les Rêveries*, il prend conscience de la difficulté de cette vie et pense à la mort qui soulage :

« C'est là qu'il serait temps d'enrichir et d'orner mon âme d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle ; lorsque, délivrée de ce corps qu'il offusque et l'aveugle, et voyant la vérité sans voile, elle apercevra la misère de toutes ces connaissances dont nos faux savants sont si vains, elle gémera des moments perdus en cette vie à les vouloir acquérir (Rousseau, 2011 : 52).

Pour Rousseau, la vie est un obstacle au bonheur et à la lucidité, conditions *sine qua num* d'une vie réussie. C'est ce qui explique sa retraite « mortelle » à l'île de

Saint Pierre qui fonctionne comme une mort, comme une délivrance parce que séparé des autres qui l'oppressent. Il écrit dans le même livre : « Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élancerait fréquemment au - dessus de cette atmosphère, et commercerait d'avance avec les intelligences célestes, dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de temps » (Rousseau, 2011 : 96). La mort est elle-même une autre forme de vie car elle est consolatrice. Accablé de malheurs, Rousseau se tourne vers Dieu et comme le bûcheron appelant la mort, fable de La Fontaine, il fait appel à la mort pour mettre un terme à toutes ses souffrances. Dans ses prières du livre V des *Confessions* il déclare : « Plaise à dieu après tant de sujets à haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne et qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit peut-être plus douce qu'elle ne l'eût été dans ce moment-là » (Rousseau, 2012 : 208). En effet, ce qu'espère Rousseau, c'est qu'arrive enfin le jour du jugement dernier où enfin il pourra montrer son livre à la main et que Dieu non seulement mette fin à ses souffrances même, mais aussi le juge par rapport à ses détracteurs.

Michel Onfray voit dans cet élan vers Dieu une création de l'homme désespéré qui se nourrit de ses propres illusions pour masquer son angoisse et sa souffrance :

La génération du divin coexiste avec le sentiment angoissé devant le vide d'une vie qui s'arrête. Dieu naît des raideurs, rigidités et immobilités cadavériques des membres de la tribu. Au spectacle du corps mort, les songes et fumées, dont se nourrissent les Dieux, prennent de plus en plus consistance. Quand s'effondre une âme devant la froideur d'un être aimé, le déni prend le relais et transforme cette fin en commencement, cet aboutissement en début d'une aventure. Dieu, le ciel, les esprits mènent la danse pour éviter la douleur et la violence du pire. (Onfray, 2005 : 43).

Au contraire, chez Rousseau ce Dieu existe puisqu'il vient de la « voix intérieure » (Rousseau, 2010 : 73) et il est digne de confiance car il est juste. L'auteur des *Confessions* est parti d'une conception purement rationnelle : comment accéder au « divin » par la seule force de la pensée méditative ou encore comment faire remonter à la surface, à la conscience, cette part de pureté inaliénable qui fait le fond de l'être et qui le rapproche de son Dieu. C'est ce qui explique sa résignation et son espérance : « Dieu est juste, il veut que je souffre et il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur et ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes et la destinée ; apprenons à souffrir sans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, et mon tour viendra tôt ou tard ». (Rousseau, 2011 : 28-29). Ainsi comme le pense Amélie Desruisseaux-Talbot (2020) , Rousseau table-t-il sur son malheur présent pour en appeler à une vie après la mort où il sera dédommagé et où justice sera faite. On retrouve cette même attitude de l'homme vis-à-vis de la mort chez Théodore Agrippa d'Aubigné deux siècles auparavant. En effet, d'Aubigné qui a, lui aussi, coûté la vie à sa mère

fera appel, dans les *Tragiques*, au jugement de Dieu qui va récompenser les martyrs que sont les Protestants dont le poète, et châtier les coupables que sont les catholiques. Cette espérance et cette conviction sont fondamentales pour Rousseau car c'est grâce à elles que l'homme se nourrit d'espoir qu'un ordre purement moral viendra corriger après la mort le chaos qui règne dans l'état actuel des rapports humains. Par la mort, Rousseau obtiendra et le bonheur et le salut de l'âme auxquels il aspirait durant sa vie de persécuté car Dieu lui donnera la place qu'il mérite et fera reconnaître par tout le monde la sincérité de l'homme. Voilà pourquoi il anticipe la venue de cette mort en vivant des instants de bonheur, une vie immortelle. L'écriture, par exemple, participe de l'élaboration de cette immortalité de l'âme car elle a pour but de survivre après la mort de l'écrivain. La mort sort donc Rousseau de la contingence de l'existence pour le plonger dans le domaine de la « *Plaine de Vérité* » (Courcelle, 1969 :199). Ainsi face au cri de cœur de Michel de Montaigne (« *c'est mourir qui m'épouvante* »), Rousseau aurait déclaré que seule la mort est bienfaitrice car elle permet à l'homme de se décharger des fardeaux de l'existence ; de toute façon, lui, Rousseau ne vivait pas : il était déjà mort pour les hommes. « Qu'ai-je fait ici-bas? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. » (Rousseau, 2011 :18). C'est ainsi que s'exclamait Rousseau au tout début des *Rêveries*. Le bilan de sa vie montre qu'il a été et sera toujours malheureux. Dès lors, il faut renoncer à cette forme de vie pour préparer un autre avènement qui est aussi un événement et qui est la mort. Robert Mauzi remarquait justement à propos du renoncement aux délices de ce monde au XVIII^e siècle que :

« Les moralistes chrétiens et les prédicateurs ne cessaient de stigmatiser l'impureté du monde et d'avertir les mondains de songer au salut de l'âme. Mais justement la peur de manquer son salut était la seule raison qui pût faire quitter le monde (...). Au XVIII^e siècle, ce n'est plus au nom du salut, mais du bonheur que l'on peut le procès du monde » (Mauzi, 1979 :90). Chez Rousseau, au contraire, on retrouve tous les deux, sans doute il s'agit d'une autre forme de bonheur, il s'agit du bonheur rêvé. C'est cela qui permet de préparer la vie après la mort c'est-à-dire le salut de l'âme. Baraz déclare justement que « la mort est une partie de Notre Être non moins essentielle que le vivre » (1968 :26). Le salut lève donc la malédiction de la fatalité et annonce le retour de l'équilibre originel en conférant à l'âme une immortalité dans ce monde et dans l'autre. En effet, devenir immortel, tel est, selon Kim Daeyeol (2020), le vœu de religieux et d'écrivains car il déclare : « Dans le monde sinisé, la quête de l'immortalité et le culte des immortels sont enracinés dans la culture et inspirent toujours l'esprit religieux et l'imagination littéraire et artistique ». C'est le sens que l'on peut donner aux différentes jouissances dans l'île de Saint-Pierre puisque le rêveur veut se diluer dans la jeunesse de la nature. La mort est donc le salut et le repos éternel de l'âme tourmentée par la multitude de souffrances rencontrées sur terre. Rousseau trouve une consolation dans la religion chrétienne : la mort apparaît comme la fin des supplices de la vie, et dans ce sens elle représente la bonté de Dieu. Il n'y a qu'une seule chose à atteindre grâce à la création artistique : une seconde existence après la mort, et, c'est la grandeur de son art et son dévouement qui élèvent l'auteur vers Dieu. La mort, et elle seule peut délivrer l'homme de sa condition précaire et désespérée ; la fin des supplices de la vie apparaît comme un moyen de dégager l'homme d'un poids excessif qui le fait plier. Les souffrances et les désillusions de ce monde annoncent la vie éternelle, et tout ce qui la précède n'est que mauvais souvenir, une série d'événements éphémères et dérisoires mais nécessaires. Chateaubriand écrit :

Dieu de grandeur et de miséricorde ! Vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur ! Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destins sont plus sublimes. Que nous qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une âme sérieuse et pensé à vous au milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre bonté nous délivrera, dans cette région où les attachements sont éternels ! (I Chateaubriand, 1951 : 447-448).

Elle rapproche le rêveur à son aspect originel, tel que Dieu l'a créé, d'où le thème de retour au temps mythique de l'enfance, à l'âge d'or. C'est vrai que saint Ignace de Loyola (1491-1556) avait déjà remarqué que « plus notre âme se trouve seule et séparée des créatures plus elle se rend apte à s'approcher de son Créateur et Seigneur et à s'unir à lui » (2002 :123-124). La solitude est donc une voie pour rencontrer Dieu. Cela, Rousseau l'a compris très tôt et c'est la raison pour laquelle il a mis en scène le jugement dernier, dès le préambule des *Confessions*. D'autres auteurs après Rousseau verront également en la retraite une voie salutaire. C'est ainsi que Raïssa Maritain note dans son *Journal*: « Je crois que je dois entrer courageusement dans cette voie de solitude qui est amère à la nature, mais très salutaire. Vivre avec Dieu seul. Ne voir que lui en toute chose ». Et ensuite, « Il faut que l'âme sache vivre avec Dieu seul » (Maritain, 1963 :154).

Conclusion

En décidant de s'écrire et de s'écrier à travers l'écriture, Rousseau donne naissance à l'autobiographie moderne. Ce genre lui a permis de se lancer dans une quête initiatique pour la reconstitution de son identité perdue car ternie par ses détracteurs. Nous avons montré que la mort y occupe une place de choix. C'est qu'attaqué de part et d'autre par ses contemporains (Voltaire, Grimm, d'Holbach, Diderot) et arrivé à l'hiver de sa vie, cet auteur s'oriente vers le côté métaphysique et donne à la mort une dimension non négligeable. On parle de sa hantise.

Mais contrairement à la pensée commune, Rousseau fait subir à la mort un traitement spécial consistant à lui enlever tout caractère tragique et horrible. . C'est ce qu'on appelle un « art de vivre » qui est aussi un art de mourir puisqu'il consiste à se préparer pour une autre vie. C'est parce qu'il a réussi à la dompter dans son cheminement spirituel. . Il est clair que le rapport de Rousseau à la vie est, de manière systématique, le chemin vers la sanctification finale, au sens religieux du terme. C'est pour cette raison que nous pouvons estimer que Rousseau, à l'égard de la mort, fait preuve d'une grande lucidité. Au-delà du fait que la mort hante l'auteur, Rousseau procède à un apprentissage dans la façon de « mourir » par une longue initiation à la solitude. La dimension fondamentale qu'il donne à la mort est donc le résultat d'un long processus. Ainsi, après avoir déploré cette méchanceté sociale, Rousseau se réjouit immédiatement et finalement, estimant que dans sa réclusion, la mort serait finalement la condition *sine qua non* de sa survie. C'est vrai que Jean-Jacques Rousseau a finalement réussi à maîtriser la mort qu'il ne craint plus, cependant, l'écriture autobiographique, orientée chez lui vers une idéalisation esthétique, ne donne-t-elle pas de la chair à une réelle volonté de survivre ? Après cette mort physique, Rousseau ne cherche-t-il pas à survivre sur le plan spirituel ?

Bibliographie

- Anonyme, (2012), Rousseau Jean-Jacques, (2012), (étude), http://agora.qc.ca/thematiques/mort/dossiers/rousseau_jean_jacques#:~:text=Sous%20la%20plume%20de%20Saint,365). Consulté le 12 juillet 2023.
- Baraz, M., (1968), *l'Être et la connaissance selon Montaigne*, Paris, José Corti.
- Brunel, P., (1967), *Le commentaire composé*, Paris, Fernand Nathan.
- Chateaubriand, F. R., (1951), *Mémoires d'outre-tombe*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Ie Partie, pp. 447-448.
- Courcelle, Pierre, (1969), *la plaine de vérité : Platon, Phèdre 248 b*, sl, sn 1969 , 1 volume (p. 199-203) extrait de : "Museum helveticum", no4:t.26.
- Desruisseaux-Talbot, A., *Le dernier souffle autobiographique : Jean-Jacques Rousseau et Gabrielle* Roy. http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/Le_dernier_souffle_autobiographique_J Consulté le 5 mars 2020.
- Desruisseaux-Talbot, A., *Le dernier souffle autobiographique : Jean-Jacques Rousseau et Gabrielle* Roy. http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/Le_dernier_souffle_autobiographique_J - Consulté le 5 mars 2020.
- Du Bellay, J., http://michel.balmont.free.fr/pedago/fonction_poesie/immortalite.html Consulté le 21 mars 2020
- Duhaime, Bertrand, (2014), « La connaissance de soi implique une part de solitude », publié par le 6 Juin, 2014 dans « Chroniques, manchettes, spiritualité au quotidien » <http://lapressegalactique.com/chronique/spiritualite-au-quotidien> Consulté le 12 juillet 2023.
- Haidar, S., (2009), « La mort dans la littérature : Une obsession indispensable », 1 juin 2009, <http://www.depechedekabylie.com/popread.php?id=44322&ed=1588> Consulté le 12 juillet 2022
- Heredia, J.-M., (1893), *les Trophées*, « Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard ». https://www.bonjourpoesie.fr/lesgrandsclassiques/Poemes/jos%C3%A9_maria_de_heredia_sur_le_livre_des_amours_de_pierre_de_ronsard Consulté le 12 juillet 2023
- Jauffret R., (2008), *Lacrimosa*, Paris, Gallimard.
- Kim, Daeyeol, « Devenir immortel », <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00360020> Kim est Maître de conférences à l'INALCO. Consulté le 21 mars 2020.
- LOYOLA, I. de, (2002), *Exercices spirituels*, Paris, Arléa,, pp.123-124.
- Mauzi, R., (1979), *L'idée du bonheur au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Colin.
- Montaigne M., (1632), *Essais*, livre 1, traduction en français moderne, III, 12 <https://www.books.google.sn/> Consulté le 20 mars 2020
- Onfray, M., (2005), *Traité d'athéologie*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.
- RAÏSSA, M., (1963), *Journal de Raïssa*, Paris, Desclée de Brouwer.
- RONCARD, P., Ronsard, Quatre livres des Odes, «A sa Muse», 1550, Université de tours, http://xtf.bvh.univtours.fr/xtf/view?docId=tei/B751131011_YE4769/B751131011_YE4769_tei.xml&chunk.id=B751131011_YE4769_n1&toc.id=&brand=default Consulté le 21 mars 2020
- Rostain, M., (2011), *Le Fils*, Paris, se.

Rousseau, J.-J., (2012), *Les Confessions*, Paris, Flammarion.
Rousseau, J.-J., (1968), *lettres écrites de la montagne*, Paris, Garnier Flammarion.
Rousseau, J.-J., (1999), *Rousseau juge de Jean-Jacques*, ou *Dialogues*, Paris, Flammarion.
Rousseau, J.-J., (2011), *les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, GF Flammarion.
Rousseau, J.-J., (1997), *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Flammarion.
Rousseau, J.-J., (2010), *Profession de foi du vicaire Savoyard*, Flammarion, Paris.
Saint-Évremond, C., (1656), *Sur les plaisirs*, 1656,
https://fr.wikisource.org/wiki/Sur_les_plaisirs Consulté le 12 juillet 2023

Séguin, Maria .Susana, (2012), *Les Confessions* et la naissance de l'autobiographie, Dans *Un discours sur les origines de J.-J. Rousseau (2012)*, pages 15 à 41, <https://www.cairn.info/un-discours-sur-les-origines-de-j-j-rousseau--9782130606918-page-15.htm#:~:text=.%20%C2%BB%20Les%20mots%20par%20lesquels%20Jean,%2C%20%C3%A0%20l'autobiographie%20moderne>